

Paul Klecki : un destin marqué par Ansermet et Hitler

Autor(en): **Arsenijevic, Drago**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Généralions : aînés**

Band (Jahr): **28 (1998)**

Heft 2

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-826597>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Paul Klecki: un destin marqué par Ansermet et Hitler

Paul Klecki, chef d'orchestre, juif et Polonais, verra son destin marqué par Ernest Ansermet et Adolf Hitler. Le premier lui donnera la chance de sa vie. Le second étouffera le compositeur qui n'aspirait qu'à s'épanouir. Une histoire tourmentée à l'image du siècle, racontée par notre collaborateur.

Je n'avais pas revu Ansermet depuis le 30 janvier 1933. Ce soir-là, il avait été invité à la radio de Berlin et je m'y étais rendu sur le conseil d'une amie suisse, qui étudiait à l'époque le chant dans la capitale allemande. Cinq minutes après le concert dirigé par Ansermet, le speaker annonçait officiellement que Hitler était devenu le chancelier du Reich.

J'ai rencontré Paul Klecki (prononcez: Kletzki) en 1966, alors qu'il venait d'apprendre qu'il allait succéder à Ernest Ansermet à la tête de l'Orchestre de la Suisse romande (OSR). Il habitait à Müri, près de Berne, dans une modeste maison entourée d'un carré de jardin. Pendant qu'on faisait le tour du petit bassin d'où émergeaient quelques plantes aquatiques, Klecki évoquait sa naissance, à Lodz, le 21 mars 1900.

«Enfant, je jouais du piano, mais j'ai très vite préféré le violon.» A 14 ans, alors que la Première Guerre mondiale fait rage et que Lodz est occupée par les Allemands, le jeune Klecki fait déjà partie de l'orchestre symphonique de la ville. Il devient même un musicien professionnel grâce au cinéma muet. Satisfaire les mélomanes se double donc de la création de l'ambiance musicale dans les salles obscures pour accompagner les exploits de Charlot ou de Buster Keaton (le préféré de Klecki).

Au Conservatoire, après la guerre, il a pour professeurs, dans la classe des chefs d'orchestre, Mlynarski, le beau-père de Rubinstein, et Von Wertheim pour la composition.

En 1923, élève de la Hochschule für Musik de Berlin, ses compositions étant jouées en Allemagne, Paul Klecki est appelé à diriger lui-même ses œuvres. «Comme on s'est aperçu, que je n'ai pas dérangé l'orchestre, on a poussé l'audace jusqu'à me confier la direction de tout l'ensemble...», expliquait-il avec un sourire malicieux.

A Berlin, Klecki fait la connaissance et se lie d'amitié avec Wilhelm Furtwängler, l'idole du moment. Pour les dix concerts d'abonnement dirigés par le chef vénéré par toute l'Allemagne, les billets étaient vendus à l'avance pendant des générations. Mais l'Orchestre philharmonique de Berlin donnait également des concerts le mardi et le dimanche matin. Voilà où devait être la chance de Klecki. Furtwängler avait décidé, en effet, de lui confier la direction de ces deux manifestations musicales hebdomadaires.

Paul Klecki se mit au travail. Il prépara avec soin son premier concert fixé au 21 mars 1933. Ce matin-là on apprit qu'Adolf Hitler venait de recevoir les pleins pouvoirs... «C'était la fin avant le commencement», constatait Klecki. Pour un juif polonais il n'y avait plus rien à faire dans l'Allemagne hitlérienne. Furtwängler avait essayé d'envoyer Klecki à Heidelberg, mais les musiciens avaient averti le nouveau chef: «Si vous venez à Heidelberg, on casse tout, la salle et les instruments!»

Terre d'asile

«L'année suivante, racontait Klecki, Furtwängler m'avait dit: «Allez-vous en!» Il avait compris que tout était perdu. Il voulait jouer du Hindemith, Goebbels s'y opposait. C'était fini... Je suis alors allé à Milan pour diriger la classe de musique de chambre à la Scuola superiore di

Musica.» En 1936, Erich Kleiber envoie Klecki en URSS, où il dirige les orchestres de Bakou, de Léningrad, puis la Philharmonie de Kharkov. Mais on est déjà en 1937, une année terrible dans la patrie de Staline.

Paul Klecki se retrouve à Milan. Pas pour longtemps. En 1938, il choisit sa terre d'asile définitive: la Suisse, cette oasis au cœur d'une Europe qui va être mise à feu et à sang. Klecki se fixe au bord du Léman, à Territet. Il y retrouve une paix apparente, mais pas son équilibre intérieur. Toute sa famille à péri en Pologne. Pour lui, la musique n'existe plus. Pendant deux longues années, Klecki demeure replié sur lui-même. Il ne sort pas. Jusqu'à ce jour de 1940 où une amie le persuade enfin d'aller à Vevey à un concert d'Ernest Ansermet.

Les deux hommes ne s'étaient pas vus depuis sept ans, depuis ce sinistre soir qui a vu l'arrivée au pouvoir de Hitler. Klecki, en quittant Ansermet, lui lance sur le pas de la porte: «Faites-vous quelque chose pour le 50^e anniversaire de la mort de Tchaïkovsky?» Ansermet répond qu'une émission de radio est fixée, que lui-même doit se rendre à Budapest et demande à Klecki: «Voulez-vous la diriger?» Klecki répond que ce serait donner un bonbon à quelqu'un à qui les friandises sont interdites, que ce serait un choc négatif.

Ansermet ne se décourage cependant pas. Klecki n'a plus de partitions, parce qu'elles sont toutes restées dans un garde-meuble à Berlin, puis avaient été détruites? Qu'à cela ne tienne! «Votre partition, vous l'aurez demain», répondait Ansermet, déterminé dans son obstination. L'OSR et celui qui deviendra 27 ans plus tard son chef allaient établir un premier contact.

A partir de ce moment-là, Klecki sera invité un peu partout en Suisse. En 1943 au Festival de Lucerne, après la guerre en Scandinavie, puis à Paris, grâce notamment à Nikita Magaloff. En 1948, c'est le premier voyage aux antipodes, en 1953 une tournée européenne avec l'Orchestre



Paul Klecki dans son jardin de Müri

Photo D. A.

d'Israël qui joue en privé chez le pape Pie XII. Cinq ans plus tard, Paul Klecki devient le chef attitré de l'Orchestre de Dallas. La santé de sa femme est cependant déficiente. Le climat texan ne lui convient guère. Klecki demande d'être libéré de son contrat et revient en 1960 à Territet, où son épouse s'éteint trois ans plus tard.

Un homme brisé

«Pour interpréter un chef-d'œuvre il faut avoir vécu, mais vécu vraiment, avec tout ce que la vie apporte de positif et de négatif, disait Paul Klecki. Il faut pouvoir se débarrasser

des œillères que sont les partitions pour lire entre les lignes. Un «Wunderkind» violoniste ou pianiste, je comprends cela, le bon Dieu a pu lui donner cette grâce. Mais lorsqu'on me dit qu'un enfant de 11 ans peut diriger la 9^e de Beethoven, je pourrais vomir. C'est impossible! Ou alors Beethoven est un petit monsieur si on peut le comprendre sans avoir vécu. Quand on a dirigé cinquante fois une symphonie, on commence à peine à la pénétrer un peu!»

Klecki a vécu, lui, tous les soubresauts de ce siècle. Paul enfant, en train de jouer dans la rue, voyait des prisonniers politiques polonais traîner leurs chaînes sur le chemin de la

Sibérie où la Russie les déportait. Ecolier, il a passé six heures de punition en «kartzer» pour avoir parlé en polonais, langue défendue par l'occupant. La guerre 1914-18 a été pour Klecki un autre souvenir de jeunesse qui débouchera sur l'émigration en Allemagne. Sur les persécutions de Hitler, puis de Staline. Arrivé en Suisse, terre d'asile et de paix, dont il deviendra citoyen en 1947, il aurait pu enfin fermer les yeux, essayer de vivre en vase clos, oublier – comme bien d'autres – jusqu'à l'existence de ce monde hostile, concentrationnaire, aberrant et cruel.

La peinture, la littérature, la musique peuvent être des refuges. Ce n'était pas le cas de Klecki. «Je veux vivre avec ce monde», disait-il. Toute son attitude était inspirée par le désir constant de pénétrer ce monde dont indissolublement il fait partie. Ce monde qui, pourtant, a brisé le compositeur Klecki.

«Ma dernière composition date de 1942, expliquait-il. Hitler m'avait asséné un terrible coup de marteau sur la tête, si bien que je n'étais plus capable d'écrire ne fût-ce qu'une note». Klecki avouait aussitôt que, au moment où nous parlions il aimerait bien se remettre à composer, mais qu'il avait trop de concerts et que cela était devenu impossible. «Je ne regrette rien. Mon activité d'interprète remplit ma vie.»

Cet homme aux cheveux blancs, qui avait refermé derrière moi la petite porte en bois pour retourner faire quelques pas dans son paisible jardin bernois, a composé une trentaine d'œuvres, dont trois symphonies. Des partitions existent ici et là. Quant aux originaux, Klecki ne possédait plus rien. Et pendant que je quittais le tranquille quartier résidentiel de Müri, ses dernières paroles résonnaient encore à mes oreilles:

«Toutes mes œuvres ont été détruites. A l'époque, elles étaient gravées sur des plaques de cuivre. Hitler les a fondues pour en faire des canons...»

Drago Arsenijevic